

Chroniques

VIII^e Colloque international du RRENAB. Le Récit: thèmes bibliques et variations. Lectures et réécritures littéraires et artistiques (Metz – Université de Lorraine – Centre Écritures, 26-29 mai 2016)

En partenariat avec les Institutions parisiennes membres du Réseau de Recherche en Narratologie et Bible (RRENAB), c'est le Centre de recherche «Écritures» qui a accueilli cette 8^e édition du colloque bisannuel du réseau. Spécialisé notamment dans la reprise de textes bibliques dans des formes artistiques variées, en particulier la littérature, ce centre était particulièrement indiqué pour accueillir une rencontre scientifique autour de la thématique des «lectures et réécritures» de récits bibliques dans la production artistique et littéraire. Organisé avec une grande efficacité et beaucoup de dynamisme par la Prof. Elena Di Pede, le colloque a rassemblé une centaine de participants principalement issus des neuf Institutions partenaires du RRENAB (voir <http://wp.unil.ch/rrenab/>), mais aussi du Centre «Écritures» de l'Université de Lorraine ainsi que de la Faculté de Philosophie, Arts et Lettres de l'UCL. Parmi eux près de la moitié ont contribué par une communication à la qualité de cette rencontre d'excellente tenue et qui a rencontré un franc succès auprès des participants.

Cinq conférences plénières ont balisé les travaux du colloque. Après un mot d'accueil du Prof. J.-F. Chevalier, directeur adjoint du Centre «Écritures», il revenait à Pierre-Marie Beaude, professeur émérite à l'Université de Lorraine (Metz) et cofondateur de ce Centre, d'ouvrir la réflexion avec une contribution intitulée *De la plasticité des figures à la pratique énonciative*. Parlant en priorité aux praticiens de la narratologie appliquée à la Bible que sont les membres du RRENAB, il soulève quelques questions qui, à son avis, ne peuvent être évitées quand on pratique ce type de lecture. Les figures bibliques témoignent d'une étonnante plasticité. Elles sont capables d'engendrer, à partir d'un donné proprement biblique souvent complexe en lui-même (comme la figure du roi Salomon), des parcours figuratifs variés et mouvants, chaque figure faisant pour ainsi dire boule de neige. L'exégète évitera dès lors d'aplatir ces figures ou de les réduire à ce qu'il en perçoit à partir de son point de vue. Les personnages en particulier sont susceptibles de devenir des mythes littéraires – tels le Joseph de la Genèse ou Marie-Madeleine. Même s'il n'est pas souvent formé aux théories littéraires, l'exégète biblique aura intérêt à se demander comment de tels mythes débloquent des potentialités inaperçues dans les récits qu'il travaille et dans les figures que ces derniers font jouer. L'exégète s'en trouvera enrichie dans la mesure où, sans clore le sens, elle respectera les polysémies et les indéterminations du texte. Parmi ces indéterminations, il y a celle du ton à donner aux réparties d'un personnage, les phénomènes de double sens, de reprises plus ou moins

détournées, bref, un «para-chant», une bivocalité, voire une multivocalité qui ne peut être lissée sans dommage pour la lecture, et dans laquelle l'écrivain qui récrit le texte peut trouver une source d'inspiration. Enfin, si la narratologie représente l'effort le plus clair pour nouer le dialogue entre exégèse et littérature, elle devra s'affronter à la question du lecteur empirique (et pas seulement du lecteur encodé dans le texte). Car le lecteur réel n'est pas à proprement parler un narrataire, il est, avec l'auteur, un co-énonciateur du récit dans la mesure où il le fait exister avec un point de vue qui lui est propre. Il s'agit dès lors d'en revenir au fait qu'un texte suppose toujours une énonciation qui est une opération complexe. C'est pourquoi l'exégète, qui pratique l'art de la lecture savante, ne dispose d'aucun monopole quant au sens: qu'il reste donc ouvert à la beauté des textes bibliques et à la polysémie que mettent si bien en valeur d'autres lectures.

Philosophe de formation, le Prof. Sylvain De Bleekere, de l'Université de Hasselt, étudie le film religieux depuis plus de 25 ans. Dans une communication intitulée *Les Écritures cinématographiques*, il analyse la relation dialogique entre les Écritures bibliques et des films qui y font écho. Cette relation est à la base d'un champ herméneutique hybride qu'il nomme «territorialité religieuse», en bref TERREL, un espace de pensée anti-dogmatique où peut émerger une forme de sacré qui «se terre» dans l'humain. L'ouverture du film *The Tree of Life* de Terrence Malick (2011) manifeste la relation structurelle entre l'Écriture sainte et le cinéma. Elle est faite de deux allusions à la Bible: la citation de *Job* 38,4 («Où étais-tu quand je fondai la terre?») et l'émergence de la lumière dans les ténèbres, celle du premier jour de la création (Gn 1,3-5). Voilà qui évoque l'essence même du cinéma où, comme dans la création, la lumière est à l'origine de l'apparence de toute chose – une lumière qui est du reste le personnage principal du film de Malick. À côté de cette relation structurelle, il y a aussi des liens thématiques entre les Écritures et le cinéma, que le conférencier aborde à partir du début du film *Petit bébé Jésus de Flandre* de Gust Van den Berghe (2010). Sur fond de la lecture d'un poème, une sorte de liturgie cinématographique se déroule: la lumière y surgit de l'obscurité quand on parle de l'homme, puis l'aube se lève quand Dieu est évoqué, avant que le spectateur assiste à la descente du ciel sur la terre avec la figure de trois anges, comme dans l'apparition de Dieu à Abraham en Genèse 18. À travers les trois personnages (les mages), la foi est évoquée comme un chemin entre croyance spontanée et nihilisme, chemin qui est un parcours d'humanisation. En conclusion, le cinéma est un «bio-scope» (en néerlandais, le terme *bioscoop* désigne la salle de cinéma): il permet à l'être humain d'être à l'image du Dieu du septième jour de la création, en lui ouvrant un espace de contemplation de la vie créée par la lumière originaire; il permet de voir ce que nous ne voyons plus, dans un acte de foi en la création par la lumière.

Jean-Pierre Lemaire est un professeur de littérature à la retraite. C'est surtout un poète qui vit la foi chrétienne et qui trouve volontiers sa source d'inspiration dans les évangiles. Dans sa conférence, *Le poème inspiré de l'Écriture. Un écho surprenant*, il entrouvre la porte de l'atelier du poète. Pour lui, la poésie peut être une caisse de résonance des Écritures. Mais

l'écho qu'elle rend a toujours quelque chose d'inattendu parce qu'elle est modelée par l'histoire du poète. Tirant son origine d'un étonnement, le poème garde intacte sa faculté de surprendre. Mais comment l'écho donné à un texte connu peut-il encore surprendre? Par la lumière latérale qu'il jette sur le texte et dont il relaie la Parole de sorte qu'elle pénètre en profondeur sans même que l'on s'en aperçoive. C'est ainsi que la poésie naîtra d'une énigme du texte – pourquoi Jésus maudit-il le figuier parce qu'il est sans fruits, alors que ce n'est pas la saison? – ou d'un étonnement qu'il suscite – pourquoi Jésus demande-t-il ce qu'il désire au paralytique qui arrive toujours trop tard pour descendre dans la piscine où il pourrait trouver la guérison? Une frustration créée par les blancs du récit fera jaillir l'inspiration: que devient par ex. Simon le pharisien chez qui Jésus a été invité? Ce sera aussi le cas d'une parabole dont le poème prolongera la dynamique: qu'en sera-t-il du frère aîné dans la parabole du Prodigue? Parfois, l'étonnement surgira de l'écart entre l'Écriture et l'expérience du poète, à moins que ce dernier ne fasse le trajet inverse, partant de sa vie pour trouver en chemin une scène ou une image biblique. C'est que l'Écriture prend chair grâce à la vie qui elle-même prend sens grâce à l'Écriture. Le poème prendra encore la perspective d'un personnage de la scène évangélique – par exemple celle de Simon de Cyrène voyant Jésus de dos tandis qu'il l'aide à porter la croix. Loin d'être une variation ornementale sur un texte biblique, le poème constitue une réponse à l'interpellation mutuelle que se lancent l'Écriture et la vie, une réponse à la Voix du Vivant.

Professeur à la Faculté de théologie de l'UCL, Régis Burnet consacre sa conférence à l'art de la peinture: *Quand l'artiste est l'exégète*. De même que les images inspirées des Écritures ne sont pas la «Bible des ignorants», de même les artistes ne sont pas des illustrateurs, mais des créateurs qui interprètent ce qu'ils lisent. Dans son travail d'exégèse, l'artiste donne d'abord forme à ce qu'il représente et la composition du tableau témoigne d'une lecture créative du texte biblique, lecture qui a des dimensions théologiques, esthétiques, voire politiques. Le peintre est certes soumis à des contraintes, à des normes, mais à partir de là, les variations possibles sont multiples, notamment grâce à la typologie (le jardin clos du Cantique peut être figure de l'Église, de Marie ou du Paradis). Quant à l'œuvre, elle propose au spectateur une expérience globale et attend une lecture qu'elle programme jusqu'à un certain point. Cela dit, si le tableau est une exégèse, celle-ci peut être en porte-à-faux par rapport au texte. Par exemple, la représentation mariale de la femme qui, en *Apocalypse* 12, figure l'Église, a imposé une lecture du texte qui, pour être courante, ne s'en écarte pas moins de la lettre du texte. Mais l'exégèse visuelle peut interroger l'exégèse textuelle par sa façon de condenser toute une scène en une seule image: en soulignant pour ainsi dire la pointe du texte, elle pose un choix qui peut être parlant, tout en communiquant une émotion que l'écrit n'explicite pas forcément – on pense ici à des tableaux représentant la ligature d'Isaac. Quant au «Christ bénissant» de Bellini conservé au Louvre (vers 1460), il illustre la façon dont une œuvre peut inspirer l'exégèse textuelle par sa représentation très originale du Ressuscité. Il condense dans une même figure pietà, pantocrator et apparition

pascale, écho à l'évangéliste Jean pour qui la gloire est liée indissolublement à la croix, ou encore à *Hébreux* 5,8-9: «Tout fils qu'il était, il apprit par ses souffrances l'obéissance et, conduit à son accomplissement, il devint, pour ceux qui lui obéissent, cause de salut éternel». L'artiste est un exégète au sens où, dans son œuvre, il révèle les potentialités du texte – ce qui est aussi le travail de l'exégète «de métier».

Après le cinéma, la poésie et la peinture, la musique était au centre de la dernière conférence plénière prononcée par Michel Berder, professeur émérite de la Faculté de théologie de l'Institut catholique de Paris: *Récits bibliques et créations musicales*. Dans la musique occidentale depuis l'époque baroque, d'innombrables œuvres se sont inspirées de la Bible, dans leur ensemble ou dans l'une ou l'autre section. Si la musique vocale peut emprunter son texte à l'Écriture, des œuvres purement instrumentales peuvent aussi renvoyer à la Bible grâce à des indications plus ou moins explicites du compositeur. Et si certaines œuvres mettent en musique un texte suivi (la *Passion selon St Jean* de J.S. Bach), d'autres recomposent les textes (Les Sept paroles du Christ en croix) en y intégrant parfois des pièces poétiques ou des commentaires (*Le Messie* de Haendel). Du reste, étant donné que la musique joue avec le temps, elle n'est pas sans lien avec la narration. Comme celle-ci, elle adopte un certain rythme tout en jouant sur une évocation du temps, dans les compositions vocales, en particulier. C'est en jouant sur le temps d'exécution, par ex. qu'O. Messiaen suggérera l'éternité dans son *Quatuor pour la fin du Temps*. À côté du temps, l'espace joue un rôle dans la musique comme aussi dans le récit. Ainsi, l'exécution de certaines œuvres – opéras, cantates liturgiques, etc. – nécessite un cadre spatial, tandis que d'autres œuvres évoqueront l'espace de certains textes bibliques (*Paysages de Patmos* de Petr Eben). D'autres encore suivent un livret où se développe une intrigue d'où n'est pas absente une forme de dramatisation. Cette intrigue ne se cantonne pas souvent à celle du récit biblique: pour les nourrir, l'artiste peut convoquer les apocryphes, des traditions populaires et sa propre imagination. Ailleurs, les histoires bibliques sont recontextualisées (comme le *Judith* de Vivaldi) ou parodiées (*Le déluge* de B. Britten). Enfin, les personnages seront incarnés par des voix particulières ou des motifs musicaux, la foule pouvant être représentée par les chœurs. Le conférencier termine son exposé par des illustrations sonores tirées des sonates bibliques de J. Kuhnau (1700), de *La Passion selon saint Matthieu* de J.-S. Bach (1727) et des *Vingt regards sur l'Enfant Jésus* d'O. Messiaen (1944).

À côté de ces conférences, étaient proposées trois séries de 4 ateliers animés par des membres des institutions du RRENAB, souvent accompagnés par des spécialistes d'histoire de l'art, du cinéma ou de la littérature venant des universités de Louvain-la-Neuve, d'Angers, de Lille et, bien entendu, de Lorraine. Tournant autour de la thématique du colloque, ces ateliers ont fait une large place à la participation de tou(te)s sur la base d'interventions destinées à susciter le débat et la recherche commune. Les propositions très diverses traitaient de la postérité de personnages ou de figures bibliques (Samson dans la bande dessinée; le serpent d'airain ou des figures féminines anonymes dans la peinture) et de textes des deux Testaments (le *Cantique*

dans la littérature; la conversion de Paul ou les ossements desséchés dans la peinture; la mort de Jésus dans la peinture et la littérature hispanophone; le Fils prodigue dans le théâtre français du moyen âge au xx^e siècle; le déluge ou le Psaume 23 au cinéma) ou encore d'une thématique biblique (la nuit comme l'interprète Sylvie Germain). Une après-midi était également consacrée à 18 communications offertes, dont un bon tiers directement liées au thème du colloque. Les autres consistaient en une présentation par des doctorants du réseau d'éléments de leur thèse qu'ils souhaitaient proposer à la discussion. Sept de ces communications ont été données par des doctorants de l'UCL. Enfin, une table ronde finale a réuni les intervenants des conférences principales qui ont tour à tour proposé les réflexions que leur ont inspirées les travaux du colloque, avant que s'engage un débat avec le public.

Dans l'atmosphère conviviale qui caractérise les rencontres annuelles du RRENAB, les participant(e)s ont pu également profiter d'une visite vespérale dans le musée de la Cour d'Or de la ville de Metz, grâce à Mme Anne Adrian, responsable des collections médiévales, ainsi que d'une visite guidée de la cathédrale de cette ville, en particulier des vitraux de Marc Chagall présentés par Robert Féry, président de l'association *Chemins d'Art et de Foi en Moselle*. Celles et ceux qui ont pu s'attarder le dimanche matin ont eu également la chance d'admirer les vitraux de Jean Cocteau dans l'église St-Maximin où a eu lieu également un temps de recueillement, puis la «chapelle Sixtine lorraine» à Sillegny, non loin de Metz. Il faut remercier les organisateurs pour ces compléments culturels bien dans la ligne de ce colloque à la fois riche, varié et stimulant.

La prochaine activité du RRENAB sera un symposium destiné en priorité aux membres du réseau. Il aura lieu du 2 au 4 juin à l'Université Laval (Québec) et aura pour thème général «Narration et politique». Les prof. Guy Bonneau et Robert Hurley en sont les chevilles ouvrières.

André WÉNIN